R 3350.1

DRUMMOND, Rue

archives municipales

VOUS NOUS OBLIGERIEZ EN NOUS RETOURNANT

LE DOSSIER DANS LE PLUS BREF DÉLAI.

03-02-307 (07-75)

0 2 0 0 0 0 0 0 0 0 0

Archives de la Ville de Montréal

Les maisons de la rue Drummond: un élément négligeable dans le paysage urbain de Montréal

Sous l'impulsion d'un groupe aussi bien intentionné que bruyant, la presse semble emboiter le pas dans une chasse aux sorcières sous le signe de la protection de notre héritage culturel. Les partis politiques, rarement insensibles à la direction du vent, et même certains fonctionnaires, se laissent emporter par cette vague soudaine. Assistons-nous là à un nouveau procès des animaux malades de la peste?

Autant la conservation du patrimoine architectural et historique a sa raison d'être dans tout pays, autant est-il légitime de se pencher aussi sur d'autres aspirations et contingences très humaines qui ont également droit de cité. Depuis quelques années, la fièvre qui montait graduellement aux Etats-Unis chez les apôtres de la conservation des edifices anciens s'est propagée au Canada. Montréal n'a pas échappé à cet élan et c'est avec l'ardeur des néophytes que notre mouvement "Sauvons Montréal" manifeste sa volonté de protéger notre héritage culturel. Du moins, tel semble être son but.

Ces défenseurs du patrimoine immobilier, ici comme aux Etats-Unis, suivent un code assez semblable. Doit être sauvegardé ce qui a valeur architecturale, historique, scenique. A quoi est venu tout récemment s'ajouter ce qui peut être restauré, renové ou rafraichi. L'ampleur de ce mouvement est telle aux Etats-Unis que le numéro de décembre 1974 du magazine Architectural Record y est presque entièrement consacré. On y découvre même que les architectes, autrefois presque uniquement intéressés par la construction neuve, participent de plus en plus, à titre professionnel, à la rénovation, à la modernisation des immeubles qui peuvent non seulement redevenir utilisables mais aussi rentables.

Il peut arriver que ces mouvements de réforme soient emportés par leur propre enthousiasme, par leur propre rhétorique et donnent mauvaise conscience à ceux qui voudraient voir le revers de la médaille, ceux qui ne sont pas encore convaincus des urgences de la conservation "hold-up". Il serait bon de vérifier si les motifs invoqués en faveur de la conservation correspondent toujours à la situation de fait.

Des maisons de faible qualité architecturale

Le premier facteur invoqué est la valeur architecturale. Tout d'abord, si notre inventaire de biens culturels a été dressé par des compétences, comment se fait-il qu'il faille précipitamment y ajouter de nouveaux objets au moment même où un constructeur s'apprête à bâtir? A la vérité, nos biens culturels en fait d'édifices, ont beaucoup plus de valeur historique et sentimentale que de valeur architecturale. Sauf quelques rares exceptions, l'architecture de notre vieux Montréal demeure un témoin du très grand dénuement de nos origines. Et comme ce secteur a pu rester assez homogène, la perpétuation de son existence est bien justifiée.

Mais il faut se rappeler que les beaux monuments de la Grèce ne sont pas ceux de ses débuts. Athènes existait depuis mille ans lorsque s'épanouit le grand siècle de Périclès. Il s'est aussi passé au-delà de mille ans en France avant qu'on connaisse Notre-Dame-de-Paris et c'est cinq siècles plus tard qu'on a vu s'ériger les châteaux de la Loire. C'est enfin après 1800 que le Paris exaltant d'aujourd'hui est apparu. Aux Etats-Unis, l'architecture des grands monuments dans la majorité des cas a été une copie servile des modèles de Rome et ce n'est que depuis Frank Lloyd Wright surtout que l'architecture est devenue authentiquement américaine.

L'architecture s'est toujours enrichie d'influences étrangères ou antiques, mais la véritable architecture n'est pas une copie, un plagiat. Le Panthéon de Rome n'est pas une copie d'un monument égyptien ou grec. Le Parthénon est le fruit de la culture grecque et non une copie importée d'Asie. Notre-Dame de Paris, comme tout le gothique, n'est pas une copie de l'architecture grecque ou romaine. Versailles, Chambord, Chenonceaux ne sont pas des copies d'édifices érigés ailleurs. Ces oeuvres magistrales sont toutes le fruit du pays où elles ont jailli. Loin d'être des copies, elles incarnèrent, dans chaque cas, la fine pointe du progrès au moment où elles furent conçues.

Si l'on s'arrête à la première grande guerre (1914-18), il faudrait être ou prétentieux ou naif ou tout simplement non initié pour revendiquer des trésors architecturaux dans notre milieu après trois siècles à peine de civilisation ou disons plutôt d'existence pénible, non enrichie par des guerres victorieuses à l'ancienne, éloignée d'un grand bassin culturel, dépourvue des communications et voyages révélateurs. En effet nos jeunes racines n'ont pas de quoi inspirer les bâtisseurs; notre architecture récente, d'inspiration étrangère, va quand même nous permettre de concevoir une architecture plus à notre image, que nos héritiers classeront peut-être parmi les monuments à conserver.

Mais que les passions soient déchaînées parce que deux ou trois maisons jadis somptueuses, autrefois habitées par des familles aisées et n'ayant plus aujourd'hui de justification, ne répondant plus aux exigences contemporaines et économiques, celà dépasse l'entendement. La plupart des maisons bâties il y a 75 ou 80 ans sur le flanc sud-est du Mont-Royal étaient des importations pures et simples de l'architecture des pays d'origine de ceux qui les ont fait construire. Elles n'ont aucune couleur locale. On a mentionné leurs belles façades mais de leur intérieur, de leur âme, aucun mot. La façade c'est le salut au passant. L'architecture, c'est plus que ça. Bodo Cichy (Art et secrets des bâtisseurs, Edition du Pont-Royal) écrit "l'idée fondamentale de l'architecture est de limiter un espace par un corps, de construire un édifice dont l'intérêt se situe premièrement dans le volume intérieur... il est bien évident que l'architecture ne saurait se désintéresser de l'extérieur de l'oeuvre, bien que son but principal soit de construire un intérieur".

Il n'est donc pas question de valeur architecturale à propos des maisons de la rue Drummond mais plutôt d'une nostalgie de ce genre de résidences. Il est très compréhensible que le sentiment d'immortalité des gens se projette sur des objets chéris, des points de repère à la disparition desquels on s'oppose. Cela est naturel mais le renouvellement des choses l'est aussi. Et c'est pour ça que l'autorité compétente doit devoir discerner ce qui doit demeurer ou non et ce dans la mesure de nos moyens.

Des maisons sans histoire

Veut-on invoquer la valeur historique? Que s'est-il passé de différent dans ces maisons qui ne se soit pas passé ailleurs dans toutes les maisons? L'ancien immeuble de l'Université de Montréal, alors Laval de Montréal, rue Saint-Denis près Sainte-Catherine, aurait pu être un édifice de valeur historique, puisqu'il s'y est écrit plusieurs pages d'histoire, qu'on y a formé plusieurs grands hommes, qu'il a même connu un court siège lors de la conscription de 1917, mais besoins supérieurs, plus pressants, plus justifiables l'ont laissé tomber. C'est admissible.

Pour des résidences, une valeur historique? Déjà tout un côté du chemin de la Côte Sainte-Catherine à Outremont, de la rue Mont-Royal à la rue Laurier, vient d'être dégarni de ses grandes résidences pour faire place à une beaucoup plus grande densité de population. Les résidences de la rue Drummond ont-elles vu naître un philosophe, un littérateur ou un savant, quelqu'un qui aurait fait progresser le monde? Et encore eût-ce été le cas, il vaudrait mieux transporter le nom à une institution comme l'hôpital Sainte-Justine pour madame Justine Beaubien, sa fondatrice, plutôt que de conserver la demeure de cette dernière.

Alors une valeur de rénovation? Eh bien non. Les demeures modestes, originellement bien construites et sur terrain stable peuvent souvent rénovées, être même si l'opération est rarement économique. Mais la conservation d'une vaste demeure conçue à l'ère des domestiques avec peu de salles sanitaires n'est pas honnêtement recommandable. La seule valeur de ces dernières résidences, c'est le terrain sur lequel elles sont construites, terrain ordinairement assez grand. L'heritier de ces volumineuses demeures n'a pas les moyens d'y vivre ne serait-ce qu'en raison des taxes, du chauffage et de l'entretien. Son seul salut avant de se ruiner, c'est d'avoir un acheteur, fût-il démolisseur. Ce salut peut heureusement se trouver dans une ville en pleine croissance mais les journaux nous apprenaient, il y a quelques jours, la mort tragique d'une jeune noble français résistant à la Justice, qui venait de vendre son château pour non-paiment de taxes. Les grandes demeures sont des éléphants blancs qu'il serait malhonnête de vouloir refiler à l'Etat, parce que l'Etat c'est nous, nous les contribuables.

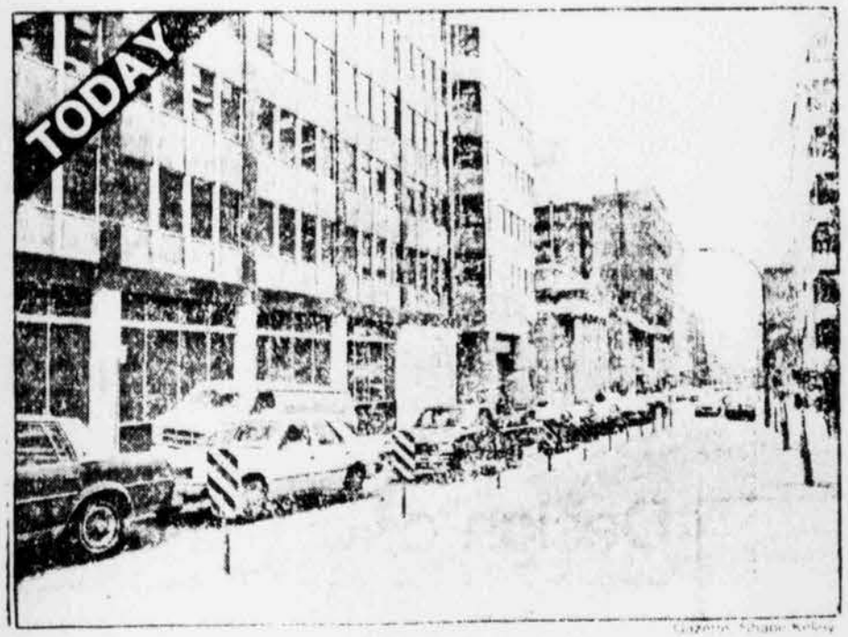
• Le Devoir, jeudi 23 janvier 1975

Archives de la Ville de Montréal

MONTREAL THEN AND NOW

The GAZETTE, Montreal, Saturday, February 2, 1985

Archives de la Ville de Montréal



Drummond St. typified city's spread to west

In the mid-nineteenth century, Montreal — long confined to the area near the harbor — was bursting at its seams.

John Redpath, a sugar baron and property owner who served on city council from 1840 to 1843, led the development of vast tracts of farmland from Beaver Hall Hill west. The great width of Sherbrooke St. is credited to him.

He donated the land for Drummond St. to the city in 1842, naming it in honor of his second wife, Jane Drummond, whom he'd married eight years earlier.

The street, seen in this 1879 photograph looking south from near Sherbrooke St., was entirely residential, except for the rink and clubhouse of the Montreal Curling Club (now the Royal Montreal Curling Club) at the northwest corner of Drummond and St. Catherine St.

Visible at the right is the spire of the American Presbyterian Church, on the southeast corner of Drummond and Dorchester St. (It was not yet a boulevard.) The church was torn down in the 1940s.

Prominent in today's photograph is the pillared facade of what was originally the Emmanuel Congregational Church. Built in 1906, it was purchased in 1948 by the Salvation Army.

The GAZETTE, Montreal, Saturday, February 2, 1985

Archives de la Ville de Montréal

MONTREAL
THEN & NOW

Redpath owned large piece of Square Mile

JOHN REDPATH was astute at buying land in 19th-century Montreal, an endeavor that paid off handsomely for him, as did most of the enterprises he undertook.

Redpath arrived in Canada as 20-year-old stonemason from Scotland. He began amassing a family fortune building the locks on the Lachine Canal in the 1820s and overseeing the construction of Notre Dame Church on Place d'Armes, as well as some of the early buildings on the McGill University campus. In later years he started the sugar refining company that bears his name.

He also built houses in New Town, the area from University St. to Crescent St. below Sherbrooke, and he bought 480 hectares (235 acres) of land north of Sherbrooke St. from the estate of fur trader François Desrivières.

In the middle of the this property Redpath built Terrace Bank in 1861, a Gothic vision of arches and gables.

A big house was a necessity for Redpath. During the course of two marriages, he had 17 children, some of whom, like Peter Redpath, one of McGill University's major benefactors, went on to fame and fortune in their own right.

Redpath Lane, which led to the estate, eventually became the northern extension of Mountain St. Drummond, another street opened on the property, was named for Lady Jane Drummond, Redpath's second wife.

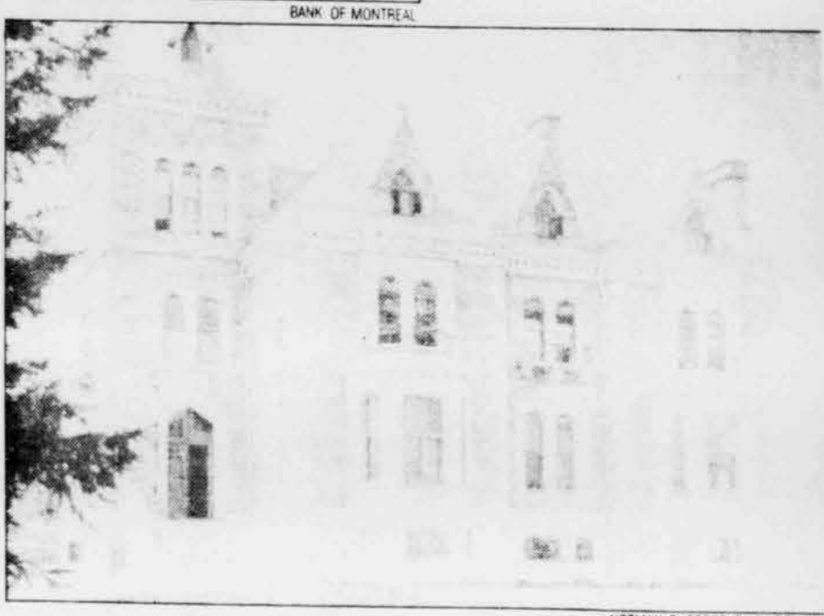
The Redpath property was broken up after its owner's death in 1869, and his mansion was demolished in the 1920s.

But even at the turn of the century, Drummond St., seen in the photograph at right, still had the look of a country estate.

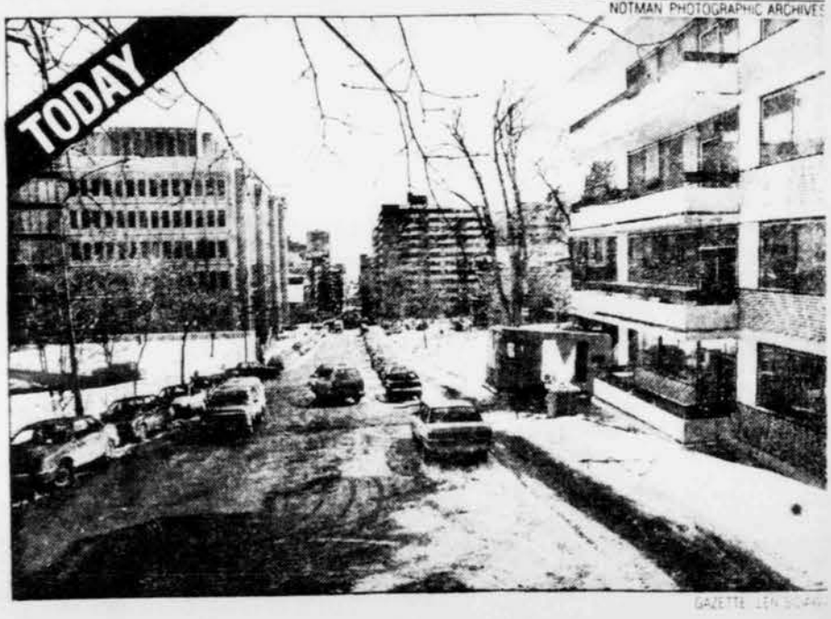
John Redpath began as a simple stonemason but amassed a fortune and built the mansion Terrace Bank (centre) before he died in 1869.

BANK OF MONTREAL

Drummond St. cuts through the western edge of McGill University today.



NOTMAN PHOTOGRAPHIC ARCHIVES



GAZETTE: LEN SUDAK

Archives de la Ville de Montréal

17-3-1990
THE GAZETTE MONTREAL SATURDAY MARCH

NOTMAN PHOTOGRAPHIC ... MUSEUM

Looking south from the top of Drummond St., an area which was once part of the estate of sugar magnate John Redpath.

Archives de la Ville de Montréal